

Fictions d'estuaire

Le long de l'estuaire, nous marchons dans les roseaux, dans leur progéniture de déchets vivants – leurs éclats boueux, leurs souches détrempées, les sillons qu'ils ont façonnés.

D'où vient cette impression que les roseaux n'existent pas ?

Nous marchons dans les alluvions de l'estuaire. Mais l'« estuaire » n'existe pas. Pas totalement. Il est une dénomination insuffisante. Ici, aux confins de l'eau, toute parole semble devenir contingence, artifice. Sous le ciel qui vibre et se déchire, quelque chose précède le langage. Le désamorçage.

« La terre très ancienne, indifférente aux êtres qui l'habitent, revêt une sublimité nouvelle ; le bruit blanc, ininterrompu des vagues, sans cesse reproduites, pourra dire désormais l'éternité du monde. »

Ce tableau d'une origine, décrit par l'historien Alain Corbin, précède les premières empreintes d'hominidés dans l'estuaire. Si la terre est indifférente aux êtres qui l'habitent, c'est que ceux-ci ne sont pas encore advenus pour tenter de la nommer. L'indifférence n'est pas un état de la nature, mais un moment antérieur au langage, antérieur à l'histoire, qui est essentiellement humaine. Jusqu'à preuve du contraire, pas plus que les limons, les roseaux ou les aigrettes n'ont raconté l'histoire de l'estuaire. Ou s'ils l'ont fait, personne ne peut en témoigner.

L'estuaire est une invention de rêveur qui se prend à parler. Telle est la fonction performative du langage. C'est ainsi que les linguistes désignent cette capacité du mot parlé à faire exister ce à quoi il se réfère. Au fil du temps, l'espèce n'a pas seulement parlé de l'estuaire ; elle lui a donné vie dans le cadre de communautés plus ou moins étendus.

Quelque chose, ici, est antérieur à l'estuaire.

« Les savants voyageurs commencent à parcourir les étendues de sable découvertes par le reflux. Ce territoire du vide et, jusqu'alors, du non-dit, va désormais exercer une fascination croissante et devenir, à son tour, le théâtre de quêtes ambulatoires construites sur le modèle proposé par les pêcheurs à pied. »

Ceux qui ont tenté de dénommer l'étendue d'eau qui s'étend devant nous - et hors de nous - sont les auteurs, parmi d'autres, des fictions de l'estuaire : les navigateurs de l'âge du Bronze, ceux du commerce de l'étain venus de Cornouaille, les rêveurs de Novioregum et de Burdigala. Quelques Bituriges Vivisque. Quelques Vikings. Quelques rois d'Angleterre. Des rêveurs de Gabarre emplies de goudron, de blé, de résine. Des rêveurs de Terre-Neuve. Des Hollandais. *La Rivière de Bordeaux*. Le rêve de Vauban. Celui des îles. Celui des ports : Blaye, Royan, Lamarque, Mortagne, Pauillac, Port-Maubert, Le Verdon. Chacun rêva l'étendue d'eau, puis se prit à en parler pour la faire exister selon son désir de posséder l'horizon. Chacun rêva de naviguer, neutraliser, ponctionner, utiliser, entamer, consommer,

accomplir, parfaire, couronner, absorber, domestiquer, dresser, charmer, amadouer, soumettre, effaroucher, asservir, dominer, ordonner, enjoindre, imposer, exiger, prescrire, décréter, sommer, conduire, diriger, régenter, gouverner, interdire, condamner, exclure, permettre, exiler, désintégrer, détourner, instruire, alerter, taire, déjouer, devancer, prévenir, léser, discréditer, imposer, dominer. Par le langage, chacun fit exister l'eau en la performant ; chacun la dévoya, tenta de lui donner un cadre, des limites, un ratio, une raison.

Une fiction.

Exceptés les Africains, qui déclinerent l'étendue d'eau en cauchemars et en langue originelle.

Aux abords de cette réserve illimitée de fictions, face au temps qui s'écoule, face aux ondes de lumières océanes, s'installent à présent les musiciens.

Chacun fait silence.

Puis, bien plus tard, on ne sait quand avec précision, les musiciens attrapent des souffles d'avant le langage. Les rêves de l'eau et des éléments.